



MITALI PERKINS

RANEE

TARA

SONIA

CHANTAL

ANNA

Cinq femmes, trois générations,
une grande histoire d'amour.

bayard

RANEE
TARA
SONIA
CHANTAL
ANNA

Mitali Perkins a écrit plusieurs albums et romans jeunesse dont *De père en fille* (Flammarion, 2008), cité par la New York Public Library parmi les 100 meilleurs livres jeunesse, ou encore *Tiger Boy* (Rageot, 2016), qui a remporté le South Asia Book Award.

Si elle est originaire de Calcutta, en Inde, Mitali Perkins a aussi vécu au Bangladesh, en Angleterre, en Thaïlande, au Mexique, au Cameroun, au Ghana et aux États-Unis ! Elle réside actuellement dans la région de San Francisco avec sa famille.

Illustration de couverture : © Studio Bayard

Ouvrage publié originellement en 2017 par Farrar Straus Giroux Books,
une maison d'édition de Macmillan Publishing Group, LLC,
sous le titre : *You Bring The Distant Near*

© 2017, Mitali Perkins

© 2021, Bayard Éditions pour la traduction française

18, rue Barbès – 92128 Montrouge Cedex

ISBN : 978-2-7470-9894-6

Dépôt légal : juin 2021

Première édition

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

MITALI PERKINS

RANEE
TARA
SONIA
CHANTAL
ANNA

Cinq femmes, trois générations,
une grande histoire d'amour.

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pascale Jusforgues

bayard

*Pour Jacqueline Perkins Draine,
ma mère américaine.*

TABLE DES MATIÈRES

Championnat au club britannique / 1965	15
--	----

1. Étrangers / 1973 – 1974

Sonia : La maison est là où demeurent les histoires	23
Tara : La magie de Marcia	51
Sonia : La reine du marchandage	71
Sonia : Issue de secours	79
Tara : Adieu, Flushing	97
Tara : L'étoffe d'une star	111

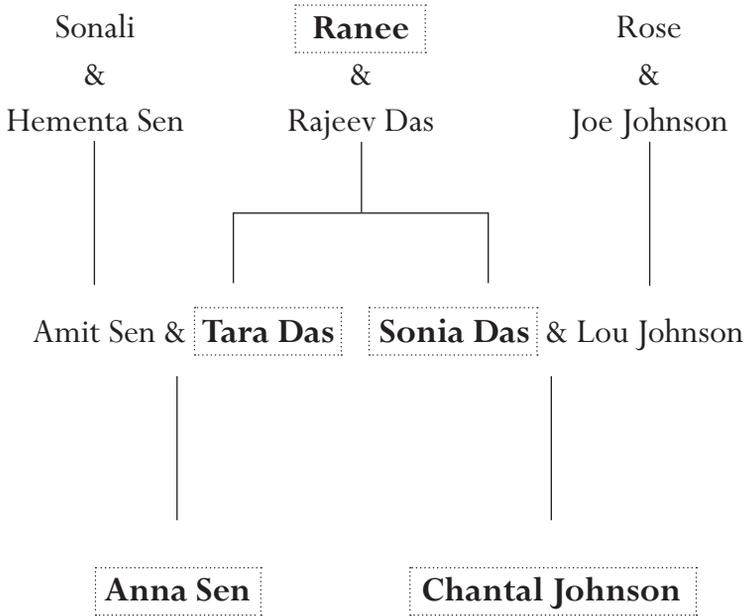
2. Voyageurs / 1976 – 1981

Sonia : Une fille est une fille pour la vie	127
Sonia : Libération	139
Tara : La terre de mes ancêtres	171
Pas de mot	199

3. Intégrés / 1998 – 2006

Chantal : Nouvelles règles	209
Anna : Réunion de cousines au lycée Carver	237
Chantal : Le facteur Porsche	281
Anna : Le grand bain	301
Pas besoin de .com	333
Remerciements	347

ARBRE GÉNÉALOGIQUE



Tu m'as fait connaître à des amis que je ne connaissais pas.

Tu m'as donné un siège dans des foyers qui n'étaient pas les miens.

Tu as rendu proche ce qui était lointain et m'as fait d'un étranger un frère.

J'ai le cœur en peine lorsque je dois quitter ma demeure coutumière; j'oublie alors

que là-bas le passé habite dans l'avenir, et que toi, tu y habites aussi.

Rabindranath TAGORE, 1912*

* Cet extrait a été traduit directement de l'anglais par Pascale Jusforgues.

Championnat au club britannique

1965

Les épreuves maintenant terminées, les nageurs se prélassent au soleil. Le championnat des débutants va bientôt commencer. Tara s'agenouille au bord du petit bain et donne des conseils de dernière minute à sa petite sœur. Barbotant dans sa bouée gonflable, Sonia l'écoute d'une oreille distraite.

Leur mère se tient seule du côté du grand bain, drapée dans son sari, sous son inséparable ombrelle rouge orangé qui la protège du soleil ouest-africain. Kwasi, un domestique ghanéen, lui propose un cola glacé – qu'elle refuse, contrairement aux mères anglaises, qui acceptent volontiers un rafraîchissement. Dans leurs chemisiers amidonnés aux aisselles auréolées de sueur, elles s'agglutinent par groupes de deux ou trois le long de la piscine.

Leurs conversations se fondent dans le bruit de l'eau qui clapote contre le corps des enfants – la chaleur humide d'Accra adoucit tout, y compris le crépitement des bavardages. Ces femmes échangent parfois quelques mots avec Kwasi. Mais jamais avec l'Indienne.

Si Sonia et Tara ont le droit de fréquenter le club du Haut Commissariat britannique, c'est uniquement parce que leur père travaille dans une société britannique. Ici, les quatre membres de la famille Das sont les seules personnes à peau foncée qui ne soient pas des employés – détail qui n'a pas échappé à Sonia malgré ses huit ans. Dans ce club, elle a l'impression d'être invisible. Elle a parfois envie de fracasser une bouteille de cola sur le ciment, mais elle ne veut pas donner un surcroît de travail à Kwasi. Elle aime bien quand il s'adresse à elle en *twi* : « *Eti sen ?* » (Comment vas-tu ?) « *Eh ya* », répond-elle. (Je vais bien.)

Bercée par le clapotis de l'eau elle se sent prête à présent.

– Et maintenant, à vos marques, jeunes nageurs !

L'Anglaise qui a organisé cette journée de compétition adore brailler des ordres dans son mégaphone.

Tara se penche sur sa sœur :

– Montre-leur de quoi les Das sont capables, Sunny !

Flottant dans leur bouée, huit enfants à la peau laiteuse se rangent à côté de Sonia le long de la paroi. Ils ont tous entre six et sept ans, mais trois d'entre eux sont plus grands qu'elle. *C'est moi l'aînée, je suis la plus maligne,*

je vais les battre, s'encourage-t-elle en son for intérieur. De ses orteils, elle repousse le fond rugueux du bassin, la bouée blanche coincée sous ses bras, les yeux rivés sur la peinture bleue écaillée du mur d'en face. Elle doit nager jusque là-bas et revenir. À toute vitesse.

Tara s'accroupit au-dessus de Sonia sans dire un mot.

Le coup de sifflet retentit.

– Beau départ, Bobby ! crie une mère.

– Vas-y, Sunny, vas-y ! hurle Tara.

Sonia frappe l'eau avec ses bras et agite les jambes, le regard toujours fixé sur le mur d'en face qui se rapproche de seconde en seconde. Elle avance de plus en plus vite, baratte l'eau chlorée qui s'envole en gerbes autour d'elle. Les rouquins et les blondinets sortent de son champ visuel, le mur est tout près. Elle n'a plus qu'à le toucher, faire demi-tour et revenir au point de départ. Elle a presque une demi-longueur d'avance sur les autres.

Elle va gagner.

Elle va tous les battre.

Mais juste avant de toucher la paroi, elle aperçoit le halo rouge d'une ombrelle penchée au-dessus de l'eau. Et sa mère, accroupie au bord de la piscine, le bras tendu. Le bas de son sari est trempé.

Sonia devine la suite. Elle essaie de freiner son élan, mais c'est trop tard. Sa mère agrippe la bouée de plastique blanc et la tire vers le bord. Sonia se débat, repousse le mur avec ses pieds, mais la traction est trop forte. Les

mains maternelles la saisissent sous les aisselles et la hissent hors de l'eau et de l'anneau blanc.

– Tu as gagné, Baby ! s'exclame sa mère, qui l'enveloppe dans une serviette et l'emprisonne dans le giron de son sari.

– Non ! NON ! NON !

Les autres concurrents touchent le mur, font demi-tour et recommencent à nager vers le petit bain en remuant furieusement les bras et les jambes. Tara se précipite vers sa mère et sa sœur, se frayant un chemin parmi les nageurs, les serveurs et les Anglaises. Plus personne ne suit la compétition. Tous les yeux sont braqués sur Sonia, qui s'époumone et se démène sauvagement pour échapper aux bras et aux cuisses qui l'enserrent.

Enfin près d'elles, Tara s'écrie, hors d'haleine :

– La course n'était pas finie, Ma !

– Cette. Femme. A dit. Un. Tour, réplique sa mère en s'efforçant tant bien que mal de maîtriser Sonia.

– Justement ! Un tour, c'est un aller et retour ! Elle était partie pour gagner !

Le vainqueur a atteint la ligne d'arrivée. Les spectateurs s'en rendent compte avec un temps de retard et se mettent à applaudir.

– Ce n'est qu'un jeu, Baby, dit la mère de Sonia. Calme-toi.

Dans un hurlement de rage, Sonia parvient à se libérer de l'étreinte maternelle. Elle jette la serviette sur le ciment et, d'un furieux coup de pied, envoie valser

l'ombrelle. Puis elle court se cacher dans le bosquet de cocotiers à l'autre bout du terrain.

– *Ekhane fire ai ! Ekhunee ai !*

Sa mère lui ordonne de revenir. Immédiatement.

Sonia refuse d'obéir. Ma leur a recommandé de ne parler qu'anglais au club. Si elle ne respecte pas les règles, pourquoi Sonia le ferait-elle ?

Tous les membres du club continuent de les observer. La famille Das n'est plus invisible. Kwasi est le seul à offrir un visage souriant. Il lève rapidement le pouce en direction de Sonia.

Comme en réponse à ce signal, un orage éclate brusquement. Des trombes d'eau s'abattent sur le toit en tôle du pavillon du club. En un instant, les allées se transforment en torrents. Nageurs et non-nageurs traversent en piaillant les pelouses inondées et s'engouffrent dans le hall d'entrée tandis que Kwasi leur tient la porte. Tara ramasse l'ombrelle pour s'abriter dessous avec sa mère, et toutes deux courent vers le bâtiment elles aussi.

Avant d'entrer dans le club-house, Tara se retourne.

– Viens vite nous rejoindre, Sunny ! crie-t-elle de loin à sa sœur.

Les cheveux et la peau luisant de pluie, Kwasi jette un dernier regard à Sonia, puis disparaît à l'intérieur dans son uniforme trempé.

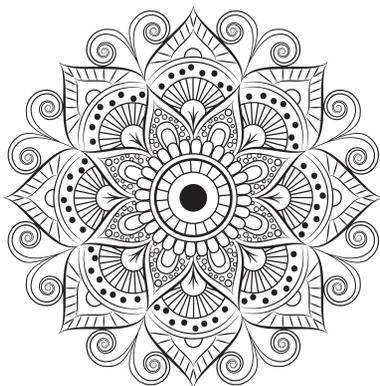
Sous ce déluge, les palmes des cocotiers semblent applaudir à grand bruit. Les sanglots de Sonia s'apaisent peu à peu. La fillette s'avance alors à découvert et se glisse

dans la bouée blanche abandonnée au bord de la piscine. L'air est tellement chargé d'eau qu'elle n'éprouve pas le choc habituel en sautant dans le bassin. Accompagnée par les battements de tambour de la pluie ghanéenne, elle se met à nager furieusement jusqu'à la ligne d'arrivée.

1

ÉTRANGERS

1973 - 1974



SONIA

La maison est là où demeurent les histoires

À l'aéroport de Heathrow, sitôt montée à bord de l'avion de la BOAC, Starry se métamorphose en Twiggy¹.

– Nous allons vivre à New York ! annonce-t-elle aux passagers assis à l'avant de la cabine. Mon père vient d'obtenir un poste fabuleux, là-bas.

Les regards convergent et les oreilles se dressent.

Voilà des années que je suis aux premières loges pour assister au spectacle de mon caméléon de sœur, mais j'avoue qu'elle m'étonne encore. Tara (alias « Starry » pour moi) est une Indienne aux cheveux noir corbeau. Twiggy est blanche et blonde comme les blés. Et pourtant

1. Mannequin, actrice et chanteuse britannique, Twiggy est une icône des années 1960.

la ressemblance entre elles deux est troublante. Elle ne tient pas seulement à leur coiffure, leur extrême minceur, leurs énormes boucles d'oreilles ou leur léger accent cockney. Elle va même au-delà des collants rouges et de la robe à rayures rouges, bleues et jaunes – copie conforme de la tenue que portait Twiggy sur une couverture de *Vogue*, et que Ma a réalisée avec la machine à coudre d'une voisine. Non. Starry a en elle quelque chose de « twiggyien » qui imprègne sa façon de bouger, de parler, de respirer.

– Quelle chance ! commente l'hôtesse. Ah, New York ! Ses théâtres, les boutiques de la Cinquième Avenue, vous allez voir, c'est formidable. D'où venez-vous ?

– Londres, réplique Starry sans aucune hésitation.

Contrairement à elle, je ne pense pas que j'aurais pu répondre en un seul mot. D'où venons-nous réellement ? C'est difficile à dire.

Ma me pousse dans une rangée inoccupée. Je m'installe près du hublot, et elle se laisse tomber juste à côté de moi. Zut ! J'aurais préféré qu'elle cède la place à Starry. J'ai des trucs à écrire dans mon journal et, à défaut d'être seule, la présence de ma sœur aurait été un moindre mal. Avec les bagages à préparer et toute la paperasserie de ces dernières semaines, inutile de dire que je n'ai pas eu beaucoup de tranquillité.

L'hôtesse examine le sari et le *bindi* rouge sur le front de Ma.

– Mais où êtes-vous née ? demande-t-elle à ma sœur.

– En Inde. Mais mes parents se sont installés à Londres quand j’avais neuf ans.

La voix du pilote crachote dans les haut-parleurs, nous informant que le décollage est imminent. Starry s’assied dans la même rangée que nous, mais de l’autre côté de l’allée centrale.

L’hôtesse lui tapote l’épaule.

– Maintenant nous allons *tous* quitter Londres, alors veuillez attacher votre ceinture, d’accord ? Je crois que votre charmant voisin se fera un plaisir de vous aider.

Je me penche en avant. Effectivement, un jeune soldat américain est en train d’expliquer à Starry comment boucler sa ceinture – opération qu’elle maîtrise parfaitement depuis sa plus tendre enfance. Dans un élan d’espoir, je me dis que Ma va peut-être ordonner à ma sœur de changer de place avec moi. Personnellement, je ne risque pas grand-chose avec un voisin de sexe masculin. Mais Ma écoute un instant le soldat, observe ses gestes, détaille ses médailles, ses galons, son uniforme, et ne se manifeste pas. *Ah, c’est vrai*. Du moment qu’il s’agit d’un jeune homme « distingué » (traduction : instruit), issu d’une « bonne famille » (traduction : blanc ou bengali), Ma ne voit pas d’inconvénient à ce qu’il s’intéresse à Starry. Avec Baba, c’est différent. Il ne supporte pas que des garçons nous tournent autour ; s’il avait été là, il se serait installé d’office à côté du beau militaire.

Ma ferme les yeux pendant que les hôtesse procèdent aux incontournables démonstrations d’avant le décollage.

Son visage (le même que celui de Starry en plus vieux) a les traits tirés par la fatigue. Avec un peu de chance elle va s'endormir. Les préparatifs de ce déménagement à New York ont été épuisants, mais elle ne peut s'en prendre qu'à elle-même. Où qu'elle soit, elle n'est jamais satisfaite. Baba lui reproche de nous avoir obligés à quitter l'Inde. On l'a rejoint au Ghana pour quelques mois, mais Ma a détesté ce pays. Après ça, nous sommes restées à Londres pendant que Baba effectuait des voyages professionnels de courte durée à Singapour, en Malaisie, au Cameroun et aux Philippines. Comme il n'avait pas de revenus stables et que les propriétaires n'aimaient pas louer leur appartement à des « bouffeurs de curry », on a dû déménager à trois reprises. Pour couronner le tout, nos demandes de nationalité britannique étaient sans cesse rejetées. Baba a continué ses allers et retours, et chaque fois qu'il revenait à Londres les disputes entre Ma et lui empiraient. Surtout quand Starry a commencé à attirer les hommes en plus des garçons.

Pendant que mon père était en Malaisie, un voisin complètement soûl est venu tambouriner à notre porte en hurlant : « Épouse-moi, ma belle princesse indienne ! » Quand il a appris ça, Baba a voulu nous rapatrier fissa à Calcutta. J'étais furieuse. Calcutta ? Là où mes grands-mères ont pleuré à ma naissance parce que je n'étais pas un garçon ?

– Tu ne vas quand même pas laisser un ivrogne bouleverser nos vies ! ai-je lancé à mon père.

– Le monde est bien triste, Mishti, et j’en suis désolé, crois-moi. Mais il est de mon devoir de vous protéger de ce genre d’idiots, ta sœur et toi.

Pour une fois, Ma s’est rangée de mon côté.

– Pas question de retourner vivre chez ta mère, a-t-elle dit à Baba. Les critiques à tout bout de champ, aucune intimité, aucune liberté, non merci !

En pleine nuit (leur moment préféré pour se disputer), je me suis redressée dans mon lit et ma sœur s’est bouché les oreilles en entendant ma mère hurler à Baba :

– Tu n’as qu’à te trouver un boulot fixe ! Et débrouille-toi pour que ce soit à New York !

C’est ce qu’il a fait.

Je comprends que Ma ne veuille pas retourner en Inde. Elle ne parle pas souvent de son enfance au village. Par contre, Baba a toujours les yeux brillants quand il décrit l’ancien domaine agricole familial : une végétation luxuriante ; des cocotiers et des manguiers où le petit garçon qu’il était s’amusait à grimper ; un étang plein de poissons savoureux ; des champs de jute verdoyants après la mousson. Malheureusement, ces terres ont été confisquées pendant la guerre et ne font même plus partie de l’Inde depuis la partition¹. Si on devait retourner en Inde, on vivrait à Calcutta, cette ville surpeuplée, dans

1. Le Bengale est depuis longtemps considéré par beaucoup comme le centre culturel de l’Inde. Après la partition du pays, l’État fut séparé en Bengale occidental et Bengale oriental. Celui-ci céda la place au Bangladesh tandis que le Bengale occidental devint un État indien ayant Calcutta pour capitale.

un appartement commun à toute la famille de Baba, et l'incapacité de Ma à donner naissance à un fils serait un sujet de conversation récurrent entre les autres femmes.

L'avion commence à rouler sur le tarmac et à prendre de la vitesse. Je jette un coup d'œil à Ma. Elle dort à poings fermés. Mes pensées bouillonnantes ne vont pas tarder à déborder comme du lait sur le feu. Après avoir attrapé mon sac avec précaution, de peur de réveiller Ma, je sors mon journal et un stylo. Bizarrement, le fait d'écrire en privé me donne une sensation de puissance en public. Et même si j'adore les histoires de toutes sortes, ce que j'écris, moi, relève de la stricte réalité. C'est drôle, quand je les note sur une page blanche, mes réflexions, mes émotions, mes idées et mes convictions ont plus de poids. Baba m'a offert un cahier neuf juste avant son départ pour New York. Il n'est qu'à moitié rempli parce que j'écris tout petit. Je cale mon sac contre l'accoudoir pour faire écran au cas où Ma ouvrirait un œil, après quoi j'entame une page vierge.

Bientôt une nouvelle vie à New York ! Un nouveau départ pour les Das ! Peut-être qu'on aura plus d'argent. Ce serait bien, Ma et Baba s'engueuleraient peut-être moins. Elle n'arrête pas de l'asticoter, de lui faire des reproches, de lui lancer des piques. Jusqu'au moment où, BOUM ! il explose. J'ignore pourquoi Ma ne voit pas Baba avec les mêmes yeux que Starry et moi. Probablement parce que ses parents l'ont mariée de force à dix-huit ans.

Baba a eu le choix entre trois femmes ; elle, on ne lui a pas demandé son avis.

L'avion décolle et je vois Londres disparaître sous une couche de nuages. Définitivement ? Va savoir. Je vérifie que Ma dort encore et reprends mon journal.

C'est triste que je ne sois pas plus triste que ça de partir. Samantha et Elsa vont me manquer, mais elles ont promis de m'écrire. Je vais aussi regretter la bibliothèque, les scones, la crème fouettée et les sandwiches au concombre qu'on mangeait à l'heure du thé, Starry et moi. Ou encore nos balades avec Baba le long de la Tamise, au zoo ou à Trafalgar Square.

J'espère avoir plus d'indépendance au « Pays de la Liberté ». Des moments rien qu'à moi pour écrire, lire, réfléchir. À Londres, j'avais le droit d'aller toute seule à la bibliothèque et au parc en face de notre rue, un point c'est tout. Mais je suis gâtée par rapport à Starry. Depuis cette histoire avec notre ivrogne de voisin, elle n'a plus le droit d'aller seule nulle part.

De nouveau, je me penche en avant. Maintenant que Ma pique du nez dans son sommeil, le flirt s'intensifie de l'autre côté de l'allée centrale. Je ne m'en fais pas pour Starry – elle sait se défendre – mais j'aime bien la voir en action. J'étudie le visage du soldat : yeux bleus, teint hâlé, mâchoire carrée. On pourrait se dire qu'il

va tourner la tête en sentant mon regard posé sur lui, mais non. Il ne fait pas attention à moi. Pas quand Starry bavarde et rit tout près de lui. Grandir avec une sœur aînée aussi belle que Starry, c'est comme porter un voile. « Ça ne t'énerve pas ? » me demandaient souvent Elsa et Samantha. « Non, pas vraiment », je leur répondais. Et je m'en tenais là. Mais revenons à mon journal.

J'aimerais rester invisible aux yeux des garçons. Ces derniers temps, les rares garçons qui me remarquent ne s'intéressent pas à mon visage de toute façon. Mes stupides seins grossissent de mois en mois. Du coup, j'essaie de les faire paraître plus menus en portant des soutiens-gorge deux tailles trop petites. Je suis d'accord avec ces Américaines qui brûlent leur soutien-gorge en signe de protestation pour l'égalité des droits, mais je ne crois pas que j'aurais le courage de les imiter. En tout cas, merci les T-shirts larges. Un jour, un homme différent des autres se fichera de mon enveloppe extérieure pour s'attacher à mon moi intérieur. Plus besoin de me fondre dans le décor. Il sera probablement américain, mais j'espère qu'il ressemblera un peu à ce cher M. Darcy. Mystérieux, réservé, gentil, digne d'estime. Autant de qualités qui durent plus longtemps que de jolis traits. Mais j'imagine que Darcy ne devait pas être désagréable à regarder non plus.

Ma change de position. Je me dépêche de ranger mon journal et sors *Orgueil et Préjugés*, que Baba m'a acheté

d'occasion. J'ai dû le lire neuf ou dix fois, je ne sais plus trop. « Mais pourquoi lis-tu toujours le même livre ? me demande Ma. Quelle perte de temps ! » Elle ne comprend pas à quel point je me sens chez moi dans le salon des Bennet. Et combien j'aimerais retrouver la même ambiance chez nous.

Grâce à l'agréable compagnie d'Elizabeth et au charme de Darcy, les huit heures de vol transatlantique passent en un éclair. Je reste au dix-neuvième siècle pendant que défilent les plateaux-repas, que Ma continue de somnoler et Starry de gazouiller. Je ne pose mon livre qu'au moment où l'hôtesse annonce notre atterrissage imminent à l'aéroport international John F. Kennedy.

L'avion traverse les nuages et ma nouvelle ville surgit, éblouissante dans la lumière matinale. Nous survolons les flèches des gratte-ciel et des tours massives, puis un large fleuve constellé de bateaux, enjambé par quantité de ponts majestueux. Soudain, elle est là, sous mes yeux : cette célèbre femme vert bronze brandissant une torche à l'entrée du port.

Bienvenue à toi, Sonia Das ! semble-t-elle me lancer.

Merci, Miss Liberté ! Est-ce un sari que vous portez ?
J'espère que non.

Elle ne répond rien, mais j'ai comme l'impression qu'elle sourit. Si c'est un sari, je suis prête à parier qu'elle n'a pas de brassière en dessous.

Le train d'atterrissage se déploie et les roues heurtent la piste avec un bruyant *ta-dah !* Tandis que l'avion roule

sur le tarmac, le soldat tente de soutirer les coordonnées de Starry, qui refuse gentiment mais fermement de les lui donner.

– Je ne connais pas encore notre adresse, John, minaude-t-elle en sortant un miroir de poche pour lisser sa frange et se remettre une couche de rouge à lèvres.

John abandonne et contemple ma sœur avec mélancolie. Bienvenue au club des soupirants, mon pauvre vieux.

Ma se réveille dans un léger sursaut, puis arrange les plis du sari en soie bleue que Baba lui a rapporté de Singapour. Elle jette un coup d'œil à ma sœur avant de se tourner vers moi pour s'assurer que je suis présentable. Je serre les dents. J'en étais sûre. Cette imperceptible grimace de contrariété, je la connais par cœur. Pendant des années, Ma s'est tartiné le visage de crème éclaircissante Clairbelle. Elle a fini par lâcher l'affaire, mais je sais ce qui la fait tiquer : la noirceur de ma peau.

Quel est le sinistre idiot qui a décrété un jour qu'un teint clair était plus beau qu'un teint plus riche en mélanine ? Je n'en ai pas la moindre idée, mais sa stupide théorie a quand même réussi à contaminer le monde entier, y compris ma propre mère. Ça me dépasse complètement. J'ai la peau douce et lisse, et sa couleur évoque la terre après la pluie. Mais pour ma mère ce teint basané occulte mes atouts : des cheveux bouclés, un visage rond qui fait sourire les bébés, de jolies fossettes aux joues et de grands yeux qui remarquent des détails qui échappent souvent aux autres.

J'aime mon visage, même s'il ne plaît pas à Ma. Je ressemble à Baba, et c'est une personne qui a beaucoup de présence.

On rassemble nos bagages à main. Avant de descendre de l'avion, le soldat aux yeux bleus tente de prendre Starry dans ses bras pour lui dire au revoir, mais elle réussit à esquiver la manœuvre. Le regard de Ma y est sûrement pour quelque chose. Qu'un garçon « comme il faut » se pâme d'admiration pour sa fille, d'accord, mais les contacts physiques, pas question. Ils sont strictement interdits par Ma comme par Baba. Et on a intérêt à ce que Ma soit de bonne humeur. J'en suis parfaitement consciente, et Starry aussi. Voilà six mois que nos parents ne se sont pas vus.

L'ex-voisin de siège de ma sœur lui jette un dernier coup d'œil langoureux, puis brandit son passeport US et quitte la zone des douanes et de l'immigration. Nous, avec nos passeports indiens et nos visas, ça nous prend des siècles. Après avoir épluché tous les documents avec un zèle exaspérant, nous avoir fait remplir des formulaires et soumises à un véritable interrogatoire, les agents de la sécurité nous laissent enfin passer.

Et là, derrière les portes automatiques, j'aperçois Baba.

Les bras grands ouverts.

Grand, robuste, radieux.

Magnifique.

Je fonce sur lui, impatiente de retrouver l'odeur de son tabac à pipe et la rugosité de son costume de tweed.

– Mishti ! s'exclame-t-il.

Voilà une éternité, me semble-t-il, que je n'ai pas entendu ce surnom.

Oh, comme il m'a manqué ! La famille Das de nouveau au complet ! À son tour, Starry se jette dans les bras de Baba. Twiggy s'est évaporée, elle est redevenue elle-même. Ma sœur.

– Star !

C'est comme ça que Baba l'appelle – Tara signifiant « étoile » en bengali. Moi, dès l'âge de deux ans, j'ai commencé à l'appeler « Starry » au lieu de « Didi », le surnom que la plupart des filles donnent à leur sœur aînée. Les Bengalis ont l'art des surnoms, on finit tous par en avoir une douzaine. Il n'y a que les étrangers qui nous appellent par notre vrai nom. Pour Ma, je suis « Baby » (même à quinze ans) et pour Starry, « Sunny ». Mais pour Baba, j'ai toujours été « Mishti », c'est-à-dire « ma douce ».

Notre père a les cheveux plus longs, ses boucles lui arrivent jusqu'au col.

– Tu t'es laissé pousser des rouflaquettes ! lui dis-je.

Ma sœur et moi, on parle toujours anglais entre nous et avec tout le monde. On s'adresse aussi en anglais à nos parents, mais eux parlent bengali avec nous et anglais avec les gens de l'extérieur.

– Ça te plaît ? me demande Baba. Ici, les pattes font fureur. Ton Baba est en train devenir un Américain branché.

Il sourit avant d'ajouter :

– Tout le monde me prend pour une pop star !

Avec Starry, on éclate de rire. On s'accroche à lui, chacune à un bras, mais même s'il lui en restait un de libre, Baba ne toucherait pas ma mère. Il n'est pas convenable de se livrer à des témoignages d'affection en public, même pour un couple marié. Je remarque cependant que mon père détaille les courbes gracieuses de Ma et dévore son visage des yeux. Elle lui adresse un petit sourire, et je me dis que c'est plutôt bon signe.

Baba nous annonce qu'il a emprunté la voiture d'une famille bengali qui habite dans le même immeuble que le nôtre. On se dirige vers le parking de l'aéroport avec notre montagne de valises.

– Le logement que je loue n'est pas bien grand, confie-t-il à Ma (en bengali, bien sûr). Mais j'ai déjà commencé à économiser pour nous acheter une maison.

– Bonne nouvelle, commente Ma en souriant pour la deuxième fois en une demi-heure.

Un record. Avec Starry, on échange un regard complice pour souligner l'importance de l'évènement.

La voiture est vieille et passablement déginguée, mais spacieuse. À l'intérieur, ça sent le fenugrec et la graine de moutarde. Baba ne conduisait pas souvent à Londres, et je sens qu'il n'est toujours pas très à l'aise au volant. À la sortie de l'aéroport, il se concentre en silence sur la route tandis qu'on profite toutes les trois de la vue : les

immenses tours qui cachent le soleil, le fleuve gris déjà aperçu de l'avion, les ponts gainés de rouille, les taxis jaunes tout cabossés qui nous doublent à vive allure. New York me paraît moins magique que vue du ciel. Aucun signe de la statue de la Liberté. Est-ce que cette ville me sera bientôt familière ? Quand on me demandera d'où je viens, est-ce que je répondrai : « Je suis new-yorkaise. Je vis à Flushing, dans l'arrondissement de Queens ? »

– On est presque arrivés, dit Baba en quittant l'autoroute.

Ses mains sont crispées sur le volant et sa nuque est en sueur.

Il s'arrête devant un grand bâtiment en briques apparemment désert.

– Voici votre école, les filles, nous apprend-il.

Starry se penche au-dessus de moi pour y jeter un coup d'œil.

– Vous pourrez y aller à pied depuis notre logement, poursuit Baba. À propos, les New-Yorkais ne disent pas « logement » mais « appartement ». Cette camionnette, là-bas, c'est un « truck ». Et les valises sont dans le « coffre », pas dans la malle arrière. Il va falloir apprendre à parler américain !

Il redémarre, puis s'arrête une rue plus loin, devant un autre bâtiment où entrent et sortent quantité de gens, adultes ou enfants. Je lis la plaque apposée à gauche de la double porte : BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE QUEENS – SECTEUR DE FLUSHING

– Ça, c’est pour toi, Mishti, dit Baba en me souriant dans le rétroviseur. À cinq blocs de chez nous.

J’adore les bibliothèques. Pour moi, une bibliothèque c’est une mine d’histoires, un havre de paix. L’odeur poussiéreuse des livres me chavire autant que le parfum de ma grand-mère quand j’étais petite. À Londres, la bibliothèque n’était qu’à deux rues de chez nous, et je m’y rendais presque tous les jours. Lorsque je suis allée lui dire au revoir, la bibliothécaire avait la larme à l’œil et moi aussi. Quand je pense que je vais être tout près d’une bibliothèque dans mon nouveau quartier ! J’irai m’y inscrire dès demain et je reviendrai avec ma première récolte de bouquins. J’y trouverai peut-être aussi un coin pour écrire en toute tranquillité.

Ma observe le va-et-vient des passants devant le bâtiment.

– Tous ces gens habitent dans le coin ?

– Il y en a sûrement qui viennent de plus loin, lui répond Baba. Flushing est assez étendu.

Il se remet en route et longe un terrain de jeux rempli d’enfants qui s’amuse sur les balançoires et les toboggans. Comme je suis assise derrière Ma, je la vois de profil qui suit la scène sans l’ombre d’un sourire. Au bout d’un instant, elle se tourne vers Baba.

– Est-ce que c’est un quartier dangereux ?

– Pas du tout, réplique-t-il.

Les gamins rient, crient, courent. Comme tous les enfants du monde dans tous les parcs du monde. Aucune

menace à l'horizon. C'est seulement en me plaçant du point de vue de Ma que je comprends ce qui m'a échappé : tous ces enfants sont noirs. Certains sont aussi foncés de peau que moi, d'autres un peu plus clairs. Ils me rappellent les petits Ghanéens qui jouaient devant le club de la Haute Commission britannique à Accra.

Baba continue de rouler, puis se gare à l'angle de la rue.

– Vous resterez à la maison après l'école, les filles, déclare Ma. C'est valable pour toutes les deux.

Starry me regarde. Jusqu'à maintenant cette règle ne s'appliquait qu'à elle. Baba jette un rapide coup d'œil à Ma, visiblement surpris lui aussi par cette décision.

– À Londres j'allais à la bibliothèque toute seule, je fais remarquer.

– Tu pourras y aller avec ta sœur, concède Ma d'une voix sévère. Mais je ne veux pas que tu te promènes seule dans un endroit pareil.

Ça veut dire quoi, ça ?

– Mais Ma...

– *Chup!* me coupe-t-elle en levant une main autoritaire.

Baba croise mon regard dans le rétro et hausse les sourcils en guise d'avertissement : inutile de discuter. Mais bon sang, je vais étouffer si je n'ai pas le droit de faire trois pas tout seule ! À peine arrivée au pays de la liberté, j'aurais encore moins d'autonomie qu'avant ? Je me promets de trouver une solution.

Notre nouveau « chez nous » se trouve au deuxième étage d'un immeuble haut et étroit, en face du terrain de

jeux. Il comporte cinq pièces : deux chambres, un salon, une cuisine-salle à manger et une salle de bain. Il fait tellement chaud qu'on se croirait dans un four *tandoori*. Comme c'est un meublé, Baba n'a pas eu besoin d'acheter quoi que ce soit. Il nous a préparé son dîner habituel – poisson, riz et lentilles. En plus d'avoir rempli le frigo, il nous a réservé quelques surprises. Starry glousse de joie devant sa télé d'occasion, je me réjouis de mon cahier flambant neuf, et Ma semble contente de sa nouvelle machine à coudre et des fournitures qui l'accompagnent (coupons de tissus, boutons, fermetures éclair, etc.).

Cette machine déclenche le troisième sourire de la journée chez ma mère – et un autre regard complice entre Starry et moi.

– Il n'y a pas d'uniforme dans les écoles américaines, précise Baba. Mais prends ton temps, Rane. Les filles pourront toujours porter leurs vêtements de Londres ou bien les *salwars kameez* que ma mère leur a envoyés.

– Je me dépêcherai, répond Ma. Il leur faut des tenues américaines.

Baba soupire mais renonce à se battre là-dessus.

– Comme tu veux, Rane. La rentrée scolaire est dans trois semaines.

Enfin un point sur lequel Ma et moi sommes d'accord ! Je hais ce qui est moulant, comme ces *salwars* qui mettent mes formes en évidence. Même la jupe plissée et le chemisier d'uniforme que je portais à Londres étaient trop ajustés à mon goût. Je ne me sens à l'aise qu'avec un

T-shirt et une salopette en jean – vêtements que le Pays de la Liberté exporte dans le monde entier. À Londres, c'était ma tenue de week-end ; ici, ce sera celle de tous les jours. Quant à Starry, ça m'étonnerait qu'elle décide de se mettre en jean le premier jour d'école, mais je suis sûre à cent pour cent qu'elle ne portera pas de salwar. Ma veille à ce qu'elle soit habillée à la mode – c'est-à-dire la mode anglaise jusqu'à présent.

Starry allume la télévision et s'installe confortablement sur le canapé défraîchi.

– En trois semaines, j'ai largement le temps de devenir américaine !

– N'oublie pas que tu es aussi bengali, souligne Baba. À propos, j'ai demandé à notre voisine de te donner des leçons d'harmonium et de *Rabindra Sangeet*.

Grognement de ma sœur.

– Je suis vraiment obligée de continuer, Baba ?

– Tu es une Bengali, non ? Les chants de Tagore¹ sont indispensables à ton éducation. J'ai peur que bientôt tu ne saches même plus parler notre belle langue.

Starry ne le dit pas à voix haute, mais je me doute de ce qu'elle pense tout bas : *Et Sunny, alors ? Pourquoi tu ne la forces pas à prendre des cours ?*

1. Rabindranath Tagore était un poète, compositeur, écrivain, dramaturge, peintre et philosophe indien. Son œuvre a profondément influencé la littérature et la musique du Bengale du début du xx^e siècle. Il a reçu le Prix Nobel de littérature en 1913 et nombre de ses romans et nouvelles ont été adaptés au cinéma.

Son visage est un livre ouvert. Starry a renoncé à son chignon serré façon Twiggy, et Baba tire doucement sa tresse.

– Désolé, Star, mais c'est toi qui as hérité du talent musical de ta mère. Quand je l'ai entendue chanter « *Utal Dhara Badal Jhare* » lors de notre rencontre, j'en ai eu le souffle coupé !

Le compliment a l'air de faire plaisir à Ma. On nous a souvent raconté ce premier rendez-vous pré-mariage, à Starry et moi. Chaperonnés par nos grands-parents, Baba et Ma n'avaient pas échangé un seul mot, mais Ma avait servi le thé dans le salon, puis elle avait chanté ce chant de Tagore. Selon Baba, il y avait eu alors une explosion de feux d'artifice et un concert de mille sitars.

Mais il a raison : Starry a hérité de la fibre musicale de Ma. On exhibait ma sœur dans les fêtes, histoire de faire pleurer les invités bengalis, car sa voix cristalline donnait un supplément d'émotion aux chants de Rabindranath Tagore. Même Starry reconnaît le génie de cet homme. Ses mots ont le pouvoir de te faire sentir le parfum du jasmin, entendre le clapot des vagues sur le flanc d'un bateau, sentir la caresse de la brise tropicale. Starry ne pratique le *Rabindra Sangeet* qu'à la demande de Baba ; le reste du temps, elle chante sous la douche avant d'aller au lit, mais des airs des Beatles ou des Carpenters.

Ce soir, pour sa première douche en terrain américain, elle a choisi « *The sound of silence* » de Simon et Garfunkel. Je m'endors au son familier de sa voix et

à celui inhabituel du rire de nos parents dans la chambre d'à côté.

Le lendemain matin, Baba nous embrasse pour nous dire au revoir, puis il adresse un sourire à Ma avant de partir au travail. J'envie sa liberté. Je lui en veux malgré moi de descendre l'escalier en courant et de marcher jusqu'à la station de train. Pourquoi ne s'est-il pas opposé à la nouvelle règle de Ma, qui nous cloître à la maison ?

– Ne t'en fais pas, Sunny, me glisse Starry tandis que je suis Baba du regard par la fenêtre. Dès qu'elle aura pris ses repères, Ma te permettra de sortir seule.

– J'aimerais bien aller à la bibliothèque, dis-je à voix basse. Si possible aujourd'hui.

– Je m'en occupe.

Je suis contente d'avoir Starry pour alliée. On sait toutes les deux que Ma a plus de mal à lui dire non qu'à moi.

On passe le début de la matinée à défaire nos bagages et à faire le ménage. Sous les ordres de Ma, on traque la poussière, on frotte tous les coins et recoins de l'appartement, on tape et on retourne les matelas avant de remettre les draps.

– On ne sait pas qui habitait là avant nous, dit-elle. J'ai l'impression que ce n'était pas des gens très propres.

À mes yeux, cet endroit n'a rien de sale. Je déteste que ma mère fasse ce genre de réflexion mais je me tais.

Je récurve les toilettes et la douche avec énergie, histoire de montrer mes efforts à Ma.

À onze heures, on s'accorde une pause pour prendre le thé toutes les trois. Je m'apprête à parler, mais ma sœur me décoche un regard qui signifie clairement : « Ferme-la et laisse-moi gérer ça. »

– Ma, tu veux bien qu'on aille faire un petit tour, Sunny et moi ? demande-t-elle sur un ton doux et poli.

À titre de contribution personnelle, je présente la boîte de gâteaux secs à notre mère.

Ma se sert en soupirant, puis trempe le biscuit dans son thé.

– Je n'aime pas beaucoup le quartier que votre père a choisi. Plus tôt on déménagera, mieux ce sera.

Elle mastique lentement, le front barré d'un pli soucieux.

– Bon. D'accord, finit-elle par lâcher. Mais promettez-moi d'être de retour dans une heure.

Je prends le temps de débarrasser la table avant de me ruer dans notre chambre. J'ai caché mon journal dans le tiroir à chaussettes. Est-ce que je dois le prendre avec moi ? En une heure, j'aurai tout juste le temps d'aller à la bibliothèque, de m'inscrire, choisir quelques livres et revenir. Écrire, ce sera pour plus tard. J'attrape mon sac d'une main, Starry de l'autre, et on dévale l'escalier. Enfin libres !

Le square est bondé de gamins qui font du vélo, jouent à la marelle ou se chamaillent à grands cris sur les règles de tel ou tel jeu.

– Il n’y a pas beaucoup de Blancs dans ce quartier, note Starry. C’est sans doute pour ça que Ma ne l’aime pas.

– Je sais. Je préférerais qu’elle pense autrement.

Je tire sur la main de ma sœur et accélère la cadence. Les rues grésillent sous le soleil. Londres ne nous a pas habituées à une telle chaleur, on est toutes les deux en nage. Trois garçons vautrés sur un banc tournent la tête pour nous regarder passer. Ils sont plus jeunes que moi – le plus vieux doit avoir dans les quatorze ans.

Je laisse glisser la bandoulière de mon sac pour camoufler mon derrière, mais les hanches de top-modèle de ma sœur ne peuvent pas s’empêcher d’onduler gracieusement. Son T-shirt blanc taille XS lui colle à la peau à cause de la sueur. En ce qui me concerne, mes formes sont cachées sous un ample T-shirt marqué «À BAS LES CONCOURS DE BEAUTÉ» que j’ai trouvé au marché aux puces de Londres, et un vieux jean beaucoup trop grand pour moi.

Une voix haut perchée nous interpelle :

– Waouh ! Troooooop bonnes, les copines !

Est-ce que ce gamin fait des avances à ma sœur ? Pardessus l’épaule, Starry lui jette un regard méprisant.

– Attends d’avoir l’âge de te raser pour retenter ta chance, mon petit bonhomme, réplique-t-elle tout en continuant d’avancer.

Je remarque cependant qu’elle m’a lâché la main.

Les deux autres garçons se mettent à ricaner, mais ce n’est pas ça qui arrête leur copain.

– T’as un accent cool, miss sexy. Mais en Amérique les poulettes se tiennent pas par la main. Sauf si elles sortent ensemble, bien sûr !

Je me tourne face à lui.

– Laisse tomber, me dit Starry à voix basse. Il n’en vaut pas la peine.

Mais c’est plus fort que moi. Ce minus mérite une leçon.

– On est dans un pays libre, toutes les personnes ont le droit de se tenir par la main si ça leur plaît. Et je te signale qu’on n’est pas des « poulettes » mais des êtres humains.

D’un regard qui se veut viril, il m’examine de la tête aux pieds, des hanches à la poitrine, puis revient sur mon visage.

– Alors donne-moi la main, ma beauté bien roulée !

– La grande est plus sexy, Gerald, arbitre son copain. Gerald se passe un peigne dans les cheveux.

– Moi, je trouve pas. Plus la groseille est foncée, plus elle est sucrée.

Cette fois, je suis folle de rage.

– Tu es vraiment infect ! Les femmes ne sont pas des objets...

– Viens, Sunny, me coupe Starry en me tirant par le bras.

Tout à coup un camion de pompiers, sirène hurlante, s’arrête en bordure du parc. Les trois vauriens se lèvent d’un bond et foncent vers lui. Je m’attends à voir des hommes casqués se précipiter, lance au poing,

pour éteindre un incendie quelque part. Au lieu de ça, un pompier descend du camion en souriant, une grosse clef à molette dans une main et dans l'autre une énorme radio qu'il pose sur le trottoir avant de l'allumer. Retentit alors une musique rythmée, accompagnée de la voix grave d'Al Green : « *Love and happiness, yeah, something that can make you do wrong, make you do right...*¹ » En deux coups de clef, l'homme débloque la tête de la borne d'incendie, libérant une puissante gerbe d'eau que le soleil transforme en un arc-en-ciel liquide.

Des dizaines d'enfants s'échappent soudain des immeubles avoisinants. Ils sont torse nu, en short ou en maillot de bain. En quelques secondes, ils se mettent tous à piailler et à sautiller joyeusement autour de la borne. Ils sont détendus, à l'aise, filles et garçons chantant et dansant côte à côte. J'aperçois même Gerald et ses copains qui s'agitent au milieu d'eux, sans chemise, leurs jeans complètement trempés.

La sueur me dégouline dans le dos. J'aimerais pouvoir me joindre à eux. Après les avoir regardés un moment, on se remet en route pour la bibliothèque. Je grimpe deux par deux les marches du bâtiment, traverse le hall d'entrée à grandes enjambées et me dirige vers le bureau d'accueil. Starry me suit lentement.

– Que puis-je pour vous ? me demande la bibliothécaire.

1. « L'amour et le bonheur, quelque chose qui peut te faire du mal ou du bien. »

C'est le premier visage blanc que je vois de la journée.

– J'aimerais m'inscrire, s'il vous plaît. Je m'appelle Sonia Das.

– Oh, quel accent charmant ! reprend la femme en me tendant un formulaire. Vous êtes anglaise ?

Je hoche la tête et commence à remplir la fiche. Les livres m'attendent.

– Nous avons grandi à Londres, précise ma sœur. Mais nous sommes d'origine indienne.

Ses intonations sont déjà plus américaines que dans l'avion.

Par-dessus ses lunettes, la bibliothécaire nous examine l'une après l'autre.

– Ah, vous êtes sœurs ?

– Oui, répond Starry. J'ai dix-sept ans et elle quinze. On vient juste d'emménager dans le quartier.

Je lui tends le formulaire complété.

– Vous êtes rapide, commente-t-elle. Voulez-vous vous inscrire aussi ? ajoute-t-elle en regardant Starry.

– Non, merci. Je préfère la TV – je veux dire, la télévision. Vous connaissez des émissions qui m'aideraient à me familiariser avec le mode de vie américain ?

La femme parcourt rapidement ma fiche.

– C'est parfait.

Elle me tend une carte que je glisse délicatement dans mon sac.

– Désolée, je regarde peu la télévision, reprend-elle à l'adresse de ma sœur.

– Mais vous avez peut-être entendu parler d’une série que les ados aiment bien ?

– Mes nièces adorent *La Tribu Brady*. C’est l’histoire d’une famille nombreuse qui vit dans une banlieue typique, avec de grandes maisons entourées de pelouses et tout et tout, mais...

Ses yeux font un nouvel aller et retour entre Starry et moi.

– Les personnages sont presque tous d’ascendance européenne, je ne suis pas sûre que cette série t’aide à t’intégrer à la population de Flushing, si tu vois ce que je veux dire.

– Oh, on ne restera pas longtemps ici, réplique ma sœur. On partira dès que nos parents auront acheté une maison ailleurs.

– Dommage, soupire la bibliothécaire. Je pense que vous vous seriez plu dans ce quartier.

– Sans doute mais...

Il est temps d’interrompre ma sœur.

– Excusez-moi, j’ai le droit d’emprunter combien de livres ?

– Sept. La section jeunesse est par là, et le rayon adolescents se trouve juste après. J’espère que tu trouveras ton bonheur !

Laisant Starry poursuivre sa conversation avec la bibliothécaire, je décide de jeter d’abord un coup d’œil aux ouvrages destinés aux ados. Je choisis *Deenie*, de Judy Blume, et *The Outsiders*, de S. E. Hinton, que je n’ai pas

encore lus. Ensuite, je repère de vieilles amies à moi : *Les Quatre Filles du Dr March*, de Louisa May Alcott – j’adore me mettre dans la peau de Jo March, même si le personnage de Laurie me plaît énormément aussi. Ça fait déjà trois livres, il m’en faut encore quatre. Je m’oriente vers la jeunesse. Après avoir parcouru les rayonnages, j’opte pour *Le Jardin secret*, de Frances Hodgson Burnett, *Le Monde de Narnia : L’Odyssée du passeur d’aurore*, de C. S. Lewis, *Les Patins d’argent*, de Mary Mapes Dodge et *Heidi*, de Johanna Spyri. Ces quatre-là, je ne me lasse pas de les relire.

– Faut y aller, Sunny ! siffle ma sœur. On doit être à la maison dans un quart d’heure. Je suis sûre que Ma surveille la pendule.

Juste le temps de rentrer au pas de course. En repassant devant la nuée d’enfants trempés et hilares qui gesticulent encore sous la douche de la borne d’incendie, j’aperçois Gerald en train de danser avec un bambin qui lui ressemble beaucoup. Sans doute son petit frère. Nos regards se croisent, mais cette fois c’est différent. Je ne sais pas si c’est le fait de le voir sautiller avec son petit frère, ou à cause de mon sac bourré de livres, ou de cette musique joyeuse, mais je décide de lui faire un signe. Après un instant de surprise, Gerald agite la main en retour.

Il est certainement né à Flushing, il est ici chez lui depuis toujours. Mais je suis sûre que je m’y sentirai chez moi bientôt. De toute façon, je n’ai besoin que de deux choses pour me sentir chez moi n’importe où. La première, ce sont les livres – et j’en ai trois kilos qui

me cognent la hanche à chaque pas. La seconde est cachée dans le tiroir du bas de la commode et n'attend que mon stylo pour noircir ses pages. Où sont mes racines ? Peut-être la réponse se trouve-t-elle dans les récits et les mots. Ceux des autres et les miens.